

***Cookie's Fortune* de Robert Altman**

Charles-Stéphane Roy

Volume 18, Number 1, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, C.-S. (1999). Review of [*Cookie's Fortune* de Robert Altman]. *Ciné-Bulles*, 18(1), 54–55.

scène» sont plutôt nuls, comme il l'explique lui-même. À l'opposé, Viviane montre force et esprit pratique, comme l'exige son métier. Elle refuse de se laisser entraîner dans le sillon presque suicidaire de son mari et c'est pourquoi, par souci «d'hygiène», elle se permet une aventure (minable) avec Desmot. Bien qu'elle aime René, elle doit lui mentir au sujet de cette infidélité, car elle sait fort bien qu'il ne pourrait survivre sans elle. D'ailleurs, à la fin, elle supporte son mari, plus déprimé que jamais, en prononçant à répétition son prénom, qui, dans sa bouche, prend des accents de supplication («René... René... Renais!»). Dans un rôle habituellement tenu par un homme, Valeria Bruni-Tedeschi insuffle une dimension plus humaine au commissaire Lesage, autre beau personnage, avec une douceur ne laissant aucune concession à l'efficacité. Quant à Desmot (joué à la perfection par Antoine de Caunes), être manipulateur et imbu de lui-même, il porte bien son nom puisqu'il ne s'exprime que par des phrases creuses et des formules toutes faites.

Malgré une carrière en dents de scie comptant tout de même davantage de réussites que d'échecs, Chabrol demeure l'un des maîtres de la mise en scène du cinéma français. Par exemple, il a fait tourner ses comédiens sans leur laisser savoir tous les ressorts de l'intrigue: Jacques Gamblin, en particulier, ne savait pas jusqu'à la toute fin si son personnage était coupable ou innocent, d'où son jeu ambigu et légèrement «en dessous». À cela s'ajoute, au-delà de l'habituel soin apporté aux décors, un intérêt marqué pour la couleur, qui devient presque un personnage en soi. En raison notamment de l'emploi mur à mur d'un filtre bleu, cette couleur investit tous les plans du film: le bleu du ciel et de la mer, des objets et accessoires, de certains vêtements (l'épisode de la nouvelle robe de Viviane), de la lumière du phare, des visages et de la peau dans les scènes plus intimes, etc., se situe vraiment «au cœur du mensonge».

En définitive, malgré un raccourci dans le scénario vers la fin, le seul qui ne ment pas dans **Au cœur du mensonge**, c'est Chabrol lui-même. Comme le dit Viviane à Desmot: «L'imagination, ce n'est pas le mensonge.» ■

Cookie's Fortune

de Robert Altman

par Charles-Stéphane Roy

Imaginative, complexe et teintée d'ironie, l'œuvre de Robert Altman, un des cinéastes américains les plus importants des 30 dernières années, s'enrichit d'un nouveau chapitre, **Cookie's Fortune**: une comédie sans prétention qui vise juste grâce à une intelligente direction d'acteurs, des dialogues portés par un rare sens du *timing*, ainsi qu'une chaleureuse ambiance, typiquement sudiste.

Après Nashville et Kansas City, la nouvelle escale d'Altman se nomme Holly Springs, petite bourgade rurale du Mississippi dont la promiscuité de la population se traduit par un mode de vie communautaire et une propension à l'indiscrétion. C'est là qu'habite Jewel Mae «Cookie» Orcutt (Patricia Neal), la matriarche de la ville qui, malgré la vivacité et la chaleur qu'elle transmet à ses proches, supporte mal son veuvage. En mettant fin à ses jours, Cookie rejoint Buck, son grand amour, mais laisse derrière elle ses nièces Camille Dixon (Glenn Close), une metteuse en scène excentrique et manipulatrice, et Cora Duvall (Julianne Moore), une candide comédienne dont le jeu tend à excéder les limites des planches. À la découverte du cadavre de sa tante, Camille maquillera les lieux afin de faire croire à un meurtre. Ses motifs: préserver l'honneur familial qu'un acte de ce genre entacherait dans la communauté, puis hériter de la demeure de Cookie. Le sort veut que les accusations de cet homicide retombent sur Willis (Charles S. Dutton), l'ami de la famille et l'homme à tout faire de Cookie, qui s'affairait la nuit précédente à nettoyer la collection de fusils du défunt Buck. Mais l'enquête, menée par Jack Palmer (Donald Moffat, avocat amateur de Scrabble), Jason Brown (Chris O'Donnell, aspirant comédien) et Lester Boyle (Ned Beatty, compagnon des

parties de pêche de Willis), se déroule davantage sous le signe de la camaraderie que de la suspicion. Au point où Emma Duvall (Liv Tyler), la fille de Cora, sera même admise à partager la cellule de Willis en guise de protestation! Et la vérité, dans cette ville éclectique, finira par éclater entre une représentation de *Salomé*, des bouteilles de «Wild Turkey» et quelques accords de folklore du delta.

Altman parvient à instaurer habilement une fine analyse de certains traits sudistes, telles l'obsession de la préservation des territoires (en pleine enquête, les deux sœurs font fi des banderoles interdisant l'accès au lieu du crime pour venir s'installer chez Cookie), les lois à l'intérieur des lois (le traitement réservé à l'inspecteur fédéral) ou les hiérarchies familiales (le matriarcat abusif qu'exerce Camille sur Cora, et celui, mécanique, de cette dernière sur Emma). Mais loin d'être une chronique sociale, *Cookie's Fortune* ne s'apparente guère plus au genre de la comédie policière, ne comportant aucune chasse à l'homme et encore moins de violence ou de tension haletante. Son rythme, semblable à celui d'un gros blues sale, décrit plutôt l'atmosphère régnant à Holly Springs: celui d'un refrain prévisible, presque monocorde, mais combien chaleureux.

Altman reprend ici une composition en mosaïque en exposant plusieurs personnages à

la fois, vivant différentes intrigues. Le duo dominant/dominé Camille-Cora, plutôt caricatural, laisse progressivement sa place à des personnages secondaires moins torturés mais beaucoup mieux utilisés, en accord avec une imagerie sudiste à la fois moderne et utopique. En effet, si la population n'exprime pas de sentiment raciste ou d'hostilité envers les étrangers, le corps policier, le soir venu, se métamorphose en troupe de théâtre récitant Oscar Wilde (à l'église de surcroît); et lorsque les armes sont remises derrière les vitres des buffets, les hommes font sagement des parties de pêche. Nous voilà bien loin de *Mississippi Burning*...

On ne peut cependant passer sous silence les brusques ruptures de ton. Alors que le film débute par l'attitude menaçante de Willis et l'explicite suicide de Cookie, il verse ensuite dans un enchaînement de *one-liners* pour se conclure par la macabre tirade d'une Camille totalement exaltée, enfermée dans sa cellule. Collage de vignettes attachantes plus qu'un tout cohérent et réellement captivant, *Cookie's Fortune* dénote l'intention d'Altman, en perte de vitesse depuis *Prêt-à-porter* et *Kansas City*, de viser la simplicité en délaissant un certain faste formel qui lui réussissait pourtant bien. Mais qu'importe: à défaut d'en avoir plein la vue, du moins gardera-t-on le sourire aux lèvres. ■

Cookie's Fortune

35 mm / coul. / 118 min /
1999 / fict. / États-Unis

Réal.: Robert Altman
Scén.: Ann Rapp
Image: Toyomichi Kurita
Mont.: Abraham Lim
Mus.: David A. Stewart
Son: Mark Weingarten
Prod.: Robert Altman, Willi Bar et David Levy
Dist.: Alliance Vivafilm
Int.: Patricia Neal, Glenn Close, Julianne Moore, Donald Moffat, Chris O'Donnell, Charles S. Dutton, Liv Tyler, Sarah Mennel, Ned Beatty

